

«Effets perlocutoires» et « Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes»

Jack AILLARD

Performer en danse improvisée

Le début, c'est ça: un livre qu'il a lu il ya longtemps («Le traité du zen et de l'entretien des motocyclettes» de Pirsig) et qu'il a relu cet été, sur les conseils de Pierre Vermersch, après qu'il lui ait eu demandé un retour sur un texte («Le respect de soi», aujourd'hui à la recherche d'un éditeur). La suite, c'est ce fantastique article de Pierre paru dans un des derniers numéros d'Expliciter «Approche des effets perlocutoires» qui l'impressionna beaucoup, imprimant dans les plis et les replis de ses états internes, des traces tumultueuses et durables. Il lui exprima la façon dont il en fut touché, mais préféra, de peur de ne pas trouver les mots justes, ne pas en faire part publiquement lors du séminaire du GREX.

Aujourd'hui, il se sentait d'humeur à laisser ses impressions se mettre en mots, concernant ce livre, mais aussi l'article de Pierre et le rapprochement qui s'était opéré, en lui, de ces deux textes.

Le «traité du zen et de l'entretien des motocyclettes» commence par une erreur: le choix de son titre, se voulant pastiche d'un autre livre; celui-ci dessert considérablement la finesse d'un texte extrêmement profond. Il se souvient se l'être procuré autrefois, probablement arrêté par le mot zen, l'Orient exerçant sur lui, à cette époque, un attrait puissant. Le rapprochement du zen et des motocyclettes l'avait bien laissé perplexe, mais bon, il avait suivi la pente de son envie et se l'était acheté. Etant lui-même motard, il ne voyait pas trop ce qui pouvait relier deux pratiques aussi différentes, sauf à considérer que le zen fût une pratique bien différente de celle de ses croyances, dont l'exercice pouvait trouver sa place dans les rouages mécaniques de la technique....Il fallait attendre de voir.....

L'essentiel de la première lecture de ce livre s'était passée sous le ciel clair de l'Andalousie, dans l'air frais d'un printemps naissant, assis sur les bancs d'un parc jouxtant la chambre où il logeait. En quelques jours, il l'avait dévoré, son attention happée par un texte qui le touchait profondément sans qu'il n'en comprenne forcément tous les passages. Effectivement, le livre se révélait être extrêmement philosophique, renvoyant au berceau de notre culture dans les conflits entre pre-socratiques, les sophistes en particulier, et Aristote, puis Platon, posant des questions épistémologiques de fond à propos de la question de la «réalité», de ce qui est «vrai» vs ce qui est «juste». Il avait annoté abondamment les pages du livre, remué intérieurement par le thème qui en hante chaque page, la question de la QUALITE, de notre rapport d'humain à la qualité. Il avait été touché de retrouver, sur les pages du livre, ses annotations, dans lesquelles il sentait les premières esquisses de réponse à cette question, de constater le chemin qu'il avait parcouru depuis....

Vingt ans plus tard, quelque part sous un autre ciel azuré, en Grèce, il tenait le même roman dans ses mains, sonné par ce sentiment de solitude qui accompagne, chez lui, la fin d'une lecture d'un livre qui l'a passionné. Car c'est bien d'un roman dont il s'agit, un superbe road-movie dans lequel nous suivons un personnage dans une double épopée. L'une, motocycliste, à travers les états-unis, l'autre identitaire, celle du héros qui raconte une autre traversée, terrible celle-ci: son effondrement dans la folie et sa reconquête d'un équilibre de vie précaire. Ce héros, c'est Phèdre, s'appelle Phèdre, se fait appeler Phèdre en échos à l'acharnement avec lequel, autrefois, il s'est employé à défendre avec une extrême exigence intellectuelle, contre tous et ce, jusqu'à la folie, la valeur de la qualité, de ce qui est juste contre les tenants de ce qui est «vrai». Une sorte de cause impossible qui, comme chez Phèdre, conduit à la perte. Le roman commence avec le départ du héros, de son fils et d'un couple d'amis, quelque part dans l'Est des Etats-Unis pour une traversée en motocyclette jusqu'à la côte Ouest. Dans

de longs monologues intérieurs, Phèdre débat de l'attitude «romantique» opposée à celle qui serait «classique», dans la façon dont l'humain peut penser, concevoir, organiser, vivre le monde. Deux modes d'appréhension, deux façons d'organiser ses interventions sur lui, deux philosophies de vie, deux formes de conscience, deux épistémologie de connaissance. Le contexte social du livre s'inscrit dans le grand mouvement de remise en cause de l'idéologie du progrès associé à la productivité, qui s'est développé aux Etats-Unis à partir des années 1960, le courant«hippie» étant le plus célèbre. Un grand mouvement de contestation posant la qualité de la vie en opposition au progrès technique et technologique. Tout le malheur de Phèdre aura été de chercher à résoudre (et à y parvenir, ce qui a été le début de sa fin et de la folie) l'équation apparemment impossible associant une position «romantique» privilégiant le «beau» avec l'exigence de précision, de fonctionnalité et de validation de toute activité où la justesse et la «vérité» priment. Ainsi le zen put-il s'associer à l'entretien des motocyclettes..... Toute la question est là: le souci du beau et du juste qui est l'apanage de l'attitude romantique peut-il s'appliquer aux domaines de prédilection de la pensée classique, la science, la technique et ses applications et satisfaire, avec des réponses radicalement différentes, leurs exigences de rigueur? Plus largement et c'est à ce niveau que les valeurs vacillent, le principe du beau, de la complétude, voire de la simple satisfaction peut-il être celui par lequel la connaissance s'établit? Question dont la réponse, si elle s'avérait positive, ferait exploser les cadres qui assurent nos limites de sens, les valeurs. Impermanence de la réalité perçue selon le principe de la qualité vs permanence de ce que construit celui de «vérité». Impermanence du juste dans l'expérience versus intemporalité de la «vérité», au-delà de l'expérience. Dès les premières pages, le décor est planté, et l'on sent que cette question à l'odeur de souffre envahit le monde intérieur du héros. Ce personnage là, accompagné de son fils mal dans sa peau, on le sent dès les première pages, porte un lourd passé et se prépare à un voyage difficile: la traversée de l'immensité des Etats-Unis en moto, ses déserts, ses montagnes, ses orages.... est certes une sacrée aventure, mais une autre, au fil des pages se révèle, autrement plus pénible, la traversée de son passé. Avant sa folie, avant son internement, avant les électrochocs..... Un devoir de mémoire, jalonné par des arrêts dans des lieux où jadis, il développa des conceptions jusqu'à s'exclure de toute recevabilité sociale, motive en réalité ce voyage. C'est la lente et courageuse reconstruction des phases de déconstruction de quelqu'un qui a perdu pied en avançant, sans concession, dans la résolution d'une équation posée culturellement comme impossible: le principe du «beau» comme principe organisateur de tous les aspects de l'activité humaine, y compris technique et scientifique. Un voyage initiatique - un chautauqua, pour reprendre les termes du héros - faisant coïncider une traversée d'espace avec une remontée introspective du temps, jusqu'à la conscience retrouvée de la genèse de sa folie. Le livre est parsemé de longs moments d'auto-explicitation, lors desquels Phèdre rejoint son passé, reconstruisant une chronologie, s'arrêtant à des moments graves pour reconstruire le puzzle de la genèse de sa folie. Le livre se termine, pour le héros,(censure).... Mais surtout, ce cheminement l'adoucit, l'humanise ; on le voit en effet, pour la première fois, après cette double épopée - celle en moto et celle où il remonte le temps en lui - poser un regard de père attentionné sur son fils, à la lisière lui aussi de la schizophrénie. Enfin le voit-on, s'appliquant à lui-même la douceur de ce principe de qualité, se laisser toucher par ce qui l'envahit mais auquel il se refuse, la fragile présence de son fils en attente de gestes d' amour, et mettre en mouvement sa sensibilité en acceptant de l'adresser à quelqu'un qui lui est cher. Geste par lequel la complétude et le beau se donnent enfin à lui, le plongeant dans la pleine justesse d'un geste.....vrai!

« Ce livre est une merveille, une pure merveille » pensa-t-il. Un flux de pensées brûlant et opaque circulait en lui. Il flottait entre des horizons incertains qui l'attiraient vers son passé, des zones irrésolues, réveillant des interrogations couvant comme un feu jamais éteint. Le souffle de la lecture avait réactivé l'incendie, des flammes grondaient en lui, dévorant ce qu'il cherchait à comprendre. Le feu qui attisait et dirigeait son activité intellectuelle, éveillant les questionnements qui le hantaient depuis toujours, il le sentait, altérait aussi la sagacité de ses réflexions. Le fil, qu'en dépit de tout, et parfois contre toute raison il suivait, tramait les questions du vrai, du beau et du juste. C'était une nébuleuse, comme lors de ces belles nuits sans lune où la substance laiteuse des amas d'étoiles s'efface au fur et à mesure qu'on les fixe, et malicieusement, affirme sa présence quand le regard s'en détache. Chaque fois qu'il les avait questionnées frontalement, elles s'étaient perdues dans une complexité qui les avait anéanties. Aujourd'hui, il en avait une compréhension curieusement plus claire, les mots lus, en caressant sa pensée, avaient éveillé un sentiment intellectuel, les saisissant dans une emprise intuitive. Une clarté presque charnelle enveloppait le concept de qualité et les réseaux de sens qui le

reliait au beau, au juste et au vrai, à l'attitude romantique et classique. C'était également devenu, dans le vivre, beaucoup plus clair pour lui. La pratique régulière de différentes techniques (Alexander, Feldenkrais, Kinesiole, Danse-contact, Tai-Chi entre autres) avaient probablement considérablement modifié son rapport au monde et avait développé chez lui un souci de justesse beaucoup plus grand. De façon non loquace, ces pratiques semblaient lui donner des repères sensoriels suffisamment clairs pour satisfaire l'exigence conceptuelle de ce qu'était le « juste », de ce qui est juste à sa place, pourrait-on dire. Un calage de soi dans un cadre émergé des mouvements de la chair. Il savait, en le vivant, que c'était « ça »! Il sentait quand quelque chose dérapait et que son corps cafouillait; souvent, il parvenait à retrouver le chemin du juste, de ce qui lui convenait; parfois, il s'enlisait encore dans de vains ajustements qui le renvoyaient, avec consternation, à l'époque où le souci du « vrai » organisait en obligations récurrentes, tous ses espaces de vie. C'étaient des moments où il sentait, sans pouvoir s'en départir, qu'il cherchait à se faire rentrer dans une justesse dont les normes lui pré-existait. Il lui fallait jouer du corps pour tenter d'y rentrer, mais la croyance en une certaine idée du juste était plus forte que son souci de bien-être, et il préférait parfois encore faire plier le corps à l'ordre d'une quelconque raison plutôt que de lâcher-prise avec certaines de ses croyances. Mais aussi, il y avait ce texte de Pierre concernant les « effets perlocutoires », où curieusement lors de sa lecture, il avait plusieurs fois vu apparaître dans les propos de Pierre, le personnage central du « traité du zen », Phèdre. Il le lui avait exprimé, et annoncé qu'il chercherait à mettre des mots sur ce troublant phénomène. Avec un peu de recul (ceci remonte à six mois, à peu près), il y voyait aujourd'hui trois origines:

Une similitude de posture concernant une conception de ce que l'on nomme « réalité ». Phèdre est un personnage qui démonte l'opposition entre beauté et vérité en développant le concept de qualité. Selon lui, la réalité est tout autant l'apanage de la beauté et la justesse qu'elle est celle des constructions de la « raison ». Concevoir le monde exclusivement sous le modèle « classique » de la raison ou sous celui « romantique » de la beauté fait manquer la richesse de la qualité avec laquelle on peut se rendre présent, être à l'écoute, être dans une attention fine...etc, chaque fois que l'on se tourne vers la réalisation d'une intention, quelqu'en soit le domaine, y compris technique. Mieux même, cette posture permet d'échapper à la platitude de ce qui est pré-pensé, pré-construit, invitant au formalisme confortable de l'« académisme ». Ceci requiert une attitude, *faite d'exigence, de méthode et de sensibilité*. (Le titre du livre prend alors tout son sens: une attitude faite d'écoute attentive peut rencontrer l'ordre graisseux de la mécanique). Faire valoir la prévalence du beau dans la connaissance, dans l'appropriation technique, ce rapport juste nécessaire qui donne à la vérité sa dimension incarnée, fut le combat de Phèdre, envers et contre tous. Cette position hérétique dans le cénacle scientifique, après l'avoir marginalisé, le conduisit à une radicalisation qui l'isola et le jeta dans la folie. Certes, l'objet de recherche du GREX n'est pas la mécanique, mais la conscience est un objet d'investigation qui se prête plutôt bien, par les sciences cognitives, les neuro-sciences par exemple, à une approche épistémologique et méthodologique régie par l'exigence « classique » de vérité. Il me semble que l'immense travail de Pierre, à l'instar de Phèdre, est d'introduire, par la recherche en première et seconde personne, une autre exigence de qualité qui est celle du juste et du beau (en tant que c'est quelque chose qui inscrit une connaissance du réel dans une sensibilité expérientielle, attentive au vivre et à la juste congruence des mots à ce vivre. Ainsi, l'organisation et la modélisation sont pensées à partir du principe de justesse aux données les plus fines de l'expérience). Probablement, nous devenons au sein du GREX les artisans d'une méthode « romantique » au coeur d'un objet travaillé habituellement selon des exigences « classiques ». En cela, Pierre me fait penser à Phèdre. Son approche est fascinante car elle pousse sans cesse plus loin l'exigence de *qualité*, un écho de plus en plus fin à ce qui est constitutif de « l'aller vers » et du « rendre compte », cette zone arachnoïde qui nous relie au monde et nous le fait le penser, développant dans un même mouvement rigueur et beauté, autre critère du juste.

Ensuite, le ton et la forme de certains passages m'ont renvoyé à certains monologues profonds où l'on voit Phèdre défendre, contre tous, des idées et une conception qui obligent à un énorme effort de réduction des cadres habituels de pensée. Phèdre, imposant personnage qui ébranle proches et collègues en développant avec acharnement ses thèses, jusqu'à s'exclure de cette intersubjectivité partagée qui fonde, même en sciences, l'accord des esprits. Phèdre, par ses positions, dérange; il oblige à penser le réel sous un autre angle, il remet en cause les territoires de connaissances universitaires qui sont aussi ceux du pouvoir, il fissure les conceptions qui organisent notre rapport au monde, les

renvoyant au simple statut de croyances. On le voit, face à tous, s'isoler de plus en plus, se faire le héraut d'une pensée géniale mais irrecevable, exigeant une énorme réduction des différentes croyances qui structurent leur rapport au monde. (Ce qui n'est pas le cas de Pierre qui sait garder cette force de ne pas chercher à convaincre. Questions: en termes d'effets perlocutoires, quel serait son mode opératoire, puisque quand même, il semblerait que ses textes, et celui concernant les effets perlocutoires, en particulier, aient des effets assez considérables, et ne laissent jamais indifférents?). J'ai senti dans ce texte de Pierre ce même souffle épique, le menant au bout d'une pensée que rien ni personne n'auraient arrêtée. M'est apparue aussi une forme d'écriture nouvelle qui se serait apparentée à l'expression d'un personnage de roman, comme si en même temps qu'il nous livrait le fond de sa pensée, il faisait apparaître la silhouette du celui qui s'exprimait. Quelque chose qui aurait été donné comme un dialogue intérieur, une pensée en action qui se serait découverte dans le mouvement même de l'écriture, donnant de la vie et de la chair à celui qui l'exprime. Personnellement, ça m'a beaucoup impressionné et j'y ai senti une ébauche de roman possible, l'émergence d'un personnage qui nous aurait donné à voir, à travers le mouvement de sa pensée, une ligne de force, un sillon de vie original. (Lors d'une troisième lecture de ce livre, oserai-je l'avouer, Phèdre m'est apparu souvent sous les traits de Pierre....., hormis le fait que pour Pierre, l'issue est incontestablement beaucoup plus heureuse).

Enfin, il avait éprouvé, lors de la lecture de l'article, des effets assez similaires à ceux l'ayant remué lors de celle du livre de Pirsig. Des effets perlocutoires clairement perceptibles dans un remue-ménage intérieur, des froissements de chair sous le diaphragme, information tout à fait juste que quelque chose l'avait touché. Mais là où Pirsig l'avait séduit, Vermersch l'avait ébranlé. (Il avait effectivement dû interrompre sa lecture à plusieurs reprises, profondément secoué par ce qu'il venait de lire. Comme si les évidences sur lesquelles il reposait lui étaient tirées de sous les pieds, le faisant vaciller.) La question de la qualité associant exigence de rigueur et écoute du beau lui avait permis de nommer ce qu'il cherchait, sans remettre fondamentalement en cause l'édifice de croyances qui organisait son monde: le réel restait un monde organisé et saisissable, sur lequel il pouvait agir, avec lequel il pouvait composer. Le texte de Pierre avait fait vaciller l'existence même de la « réalité » qui ne finissait par être qu'une construction pratique fondée sur des croyances partagées par le plus grand nombre! Ainsi nous ne serions que croyances! Il était impressionné de voir comment des mots, énoncés simplement, sans souci de convaincre, mais avec une logique implacable pouvaient toucher, troubler la quiétude de l'état interne en destabilisant des évidences et des valeurs tellement intégrées, qu'il ne les avait jamais clairement extraites de l'intimité de sa chair. Pourtant, il avait bien eu connaissance, il y a quelques années, de façon théorique, de cette idée que le réel n'est qu'une construction ajustée à nos modes de saisie du monde, et surtout « résultant de l'effet de communication provenant de compromis, détours, aveuglements réciproques, à travers quoi passe l'information ». (« La réalité de la réalité » Paul Watzlawick). Mais c'était une chose conçue, qui restait à côté de lui, une connaissance intéressante qui ne l'avait jamais affecté, hormis dans la satisfaction intellectuelle qu'il en retirait. Qu'est-ce qui, dans la façon dont le texte de Pierre abordait les croyances, l'avait remué avant même d'en avoir vraiment saisi le sens, et qui avait provoqué cette fissure existentielle? C'était comme si subitement, il s'était trouvé mis hors de lui, dans une enveloppe corporelle qui s'était dissoute, le rendant extrêmement flottant et fragile, la perception de ses limites entre le monde et lui s'étant faite infime. Il lui faudrait se redéfinir en intégrant cette violente prise de conscience non loquace, y mettre des mots, la relativiser, retrouver des limites conceptuelles viables et se repositionner par rapport à la conscience désormais ancrée dans sa chair de la fluence de la « réalité ». Trouver un accord à cette nouvelle conception afin d'en faire une nouvelle enveloppe lui assurant le confort de ses limites.

Il se disait aussi qu'il aimerait bien que certains de ses amis du GREX profitent d'un séminaire pour faire un petit topo sur les philosophes Pré-Socratiques, les Sophistes en particulier, sur Aristote et Platon, pour positionner un peu les questions du « beau », du « vrai », du « juste ».